

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, Rue Jacob, Paris VI^{me}

.. . . . Téléphone : Gobelins 40.99

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnements : France, Un an 12 fr. — Etranger, Un an 15 fr.

Comité de Patronage de " LA VOIX DE L'ARMÉNIE "

- M. ALBERT THOMAS, ancien Ministre, Député.
M^{me} C. ANDRÉ.
M. le Général BAILLOUD, Inspecteur général des Troupes Françaises en Egypte et en Palestine.
Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut Catholique de Propagande Française à l'Étranger.
MM. Pierre BERNJS, Publiciste, Correspondant du Journal de Genève.
BONET-MAURY, Professeur honoraire de l'Université de Paris.
Pierre de BOUCHAUD, homme de lettres.
Emile BOUTROUX, de l'Académie Française.
Paul BOYER, Directeur de l'École des Langues Orientales vivantes.
Georges CLEMENCEAU, Président du Conseil des Ministres, Sénateur.
DENYS COCHIN, de l'Académie Française, ancien Ministre, Député.
Baron Ludovic de CONTENSON.
Henri COULON, Avocat à la Cour d'Appel.
Charles DIEHL, de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.
Paul DOUMER, ancien Président de la Chambre des Députés, Sénateur.
Emile DOUMERGUE, Doyen de la Faculté libre de Théologie protestante à Montauban.
Eugène d'EICHTHAL, de l'Institut, Directeur de l'École des Sciences Politiques.
Etienne FLANDIN, Sénateur.
Anatole FRANCE, de l'Académie Française.
FRANKLIN-BOUILLON, ancien Ministre, Président de la Commission des Affaires Extérieures.
M^{me} Georges GAULIS, Publiciste.
Dr. H. Adams GIBBONS, Docteur en Philosophie, auteur de « La Fondation de l'Empire Ottoman ».
Mgr GRAFFIN, Directeur de la Société Anti-Esclavagiste.
MM. GUERNIER, Député, ancien Haut Commissaire de la République Française en Grande-Bretagne.
A.-F. HEROLD, Vice-Président de la Ligue des Droits de l'Homme.
Gustave HERVÉ, Rédacteur en Chef de " La Victoire ".
C. JONNART, ancien Ministre, Sénateur, Président de la Compagnie du Canal de Suez.
Mgr LE ROY, Evêque d'Alinda.
MM. Raphaël-Georges LÉVY, de l'Institut.
Georges LEYGUES, Ministre de la Marine, Député.
F. MACLER, Professeur à l'École Nationale des Langues Orientales vivantes.
A. MEILLET, Professeur au Collège de France.
J. de MORGAN, ancien Délégué Général en Perse du Ministère de l'Instruction Publique.
René PINON, Publiciste, Professeur à l'École des Sciences politiques.
REBELLIAU, de l'Institut, Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut.
Salomon REINAGH, de l'Institut.
Marc REVILLE, Député.
G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.
SENAT, de l'Institut.
Mgr TOUCHET, Evêque d'Orléans.
M. Maurice VERNES, Président de la Section Religieuse de l'École des Hautes Etudes.

SOMMAIRE :

Le péril turc, par M. RENE PINON.

L'Art et l'Arménie, par M. HENRI COULON.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS. — Suite du discours de M. E. C. Little au Congrès des Etats-Unis.

RÉUNIONS, CONFÉRENCES. — Conférences de M. A. TCHOBANIAN à Aix et à Bordeaux.

REVUES ET JOURNAUX. — L'agonie de l'Arménie (Article de M. Charles

CARROLL dans la Gazette de Lausanne). — La Transcaucasie à travers la presse.

FAITS ET INFORMATIONS. — Transcaucasie. Vers la paix séparée. — Perse. La menace turco-allemande en Perse. — Arménie. Les massacres. — Turquie. La situation intérieure.

Bibliographie. — Publications en français sur l'Arménie et la question arménienne, parues en 1917.

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Le péril turc

Les événements, dans l'ancienne Transcaucasie russe, sont de plus en plus compliqués et obscurs ; on y aperçoit des intrigues qui s'entrecroisent et s'enchevêtrent, des états qui se constituent pour se disloquer le lendemain, des alliances qui se nouent et se rompent, beaucoup de sang et de ruines. Au total, un accroissement d'influence turque et allemande.

Nous avons décrit ici l'organisation de la République du Caucase, tentative de conciliation entre les intérêts géorgiens, arméniens et tatares. L'entente — les intrigues turques aidant — n'a pas duré. En face des troupes turques qui s'avançaient vers Tiflis par Ardahan et Kars, les Arméniens seuls se sont senti assez de cœur pour lutter ; ils ont disputé pied à pied les massifs montagneux et retardé l'avance des Turcs. Ils tiennent encore ici et là en désespérés, mais ils sont seuls à résister. Les Tatares ont suivi la pente où les inclinaient leurs affinités musulmanes et les agents turcs, munis d'argent allemand, les ont décidés à tourner les yeux vers Constantinople. A Bakou, ils se sont trouvés en conflit avec les Bolcheviks, des combats se sont livrés dans les rues de la ville ; des bateaux russes montés par des Bolcheviks ont bombardé les quartiers tatares et les ont détruits ; les Tatares s'en

sont pris aux Arméniens qui, sur certains points, marchaient d'accord avec les Bolcheviks et les vieilles haines entre les deux races ont de nouveau fait couler du sang. Quant aux Géorgiens, ils se sont dernièrement séparés de la République du Caucase pour mener à eux seuls des négociations avec les Turcs (1). Ceux-ci ont travaillé à rallumer chez les Géorgiens les vieilles rancunes contre les Arméniens et ils y auraient, dit-on, réussi. Les Géorgiens sont avant tout antirusses et ils reprochent aux Arméniens de rester fidèles à la Russie et d'espérer en sa reconstitution. Quand les Arméniens firent connaître que, si une fédération russe réussissait à s'organiser, ils seraient heureux de s'y rattacher, les Géorgiens, qui voulaient l'indépendance absolue, furent mécontents. En Transcaucasie, et notamment à Tiflis, ils constituent une classe aristocratique et pauvre qui ne pardonne pas au peuple arménien d'être prolifique, industriel et laborieux et d'opposer aux vieux droits historiques des Géorgiens, les réalités politiques, économiques et sociales d'aujourd'hui. Malgré les précautions que les Arméniens prirent pour ménager les susceptibilités géorgiennes, l'accord entre eux ne fut jamais sans nuages, et il vient, paraît-il, de se rompre. Les Turcs ont laissé entrevoir aux Géorgiens qu'ils respecteraient leur indépendance, qu'ils renonceraient à leurs prétentions sur Tiflis et que même ils leur abandonneraient Batoum.

(1) Dans la *Gazette de Berlin à Midi* du 9 juin, Bernstein écrit ceci : « La dissolution de la République transcaucasienne et celle du gouvernement transcaucasien sont des conséquences de l'avance turque au delà des frontières tracées par le traité de Brest-Litovsk. Cette avance a eu pour effet de séparer les uns des autres les trois territoires qui constituaient la République transcaucasienne : la Géorgie à l'Ouest, le pays tartare à l'Est, et les districts arméniens au Sud. Cette séparation de fait a entraîné la dissolution du parlement commun dont les membres se sont dispersés après avoir protesté. A la suite de cela, les Géorgiens ont constitué un gouvernement autonome. La situation de la Géorgie, qui n'a pas été conquise par la Russie, est comparable à celle de la Finlande... »

Les Géorgiens n'ont pas compris que ces concessions cachent le plus dangereux des pièges et qu'ils paieront la possession précaire de Batoum et de Tiflis d'une lourde vassalité vis-à-vis des Turcs, et bientôt peut-être d'une sujétion, si la politique et l'action militaire de l'Entente n'y met bon ordre. Pour le moment ils cherchent un point d'appui en Allemagne ; leur ministre des affaires étrangères, Tchekhenkelli, est allé à Berlin le 11 juin et a demandé qu'une conférence y soit réunie pour régler les questions qui intéressent la Géorgie. La combinaison plaît aux Allemands qui ne sont pas fâchés de signifier aux Turcs que c'est eux, Allemands, qui sont maîtres de décider souverainement du sort de tous les peuples d'Orient.

Quoi qu'il en soit, la République du Caucase a vécu ; des Arméniens, il n'est plus question dans les communiqués turcs ou allemands ; il n'est plus fait mention que des Géorgiens et des Tatares que l'intrigue de nos ennemis cherche à rattacher aux organisations plus ou moins viables qui naissent au nord du Caucase. Dans toute cette région, et même à Bakou, le bolchevisme paraît en train de se dissoudre ; les représentants de la République du Don et du Kouban, de la Ligue des montagnards du Caucase, sont actuellement en pourparlers à Novotcherkask entre eux et avec les Géorgiens pour constituer une sorte de fédération que patronnent ouvertement Turcs, Allemands et Ukrainiens. La plus étrange de ces inventions est la « Ligue des montagnards du Caucase », agrégat de tribus à demi sauvages qui vivent isolées dans leurs montagnes, qui ne sont ni de même religion, ni de même langue, ni de même race : Tchetchènes, Lazes, Ossètes, Tcherkesses, etc., parmi lesquels les Turcs ne cherchent qu'à lever les soldats nécessaires à leurs grandes ambitions panislamiques.

Le comte Mirbach a transmis au gouvernement des Soviets la déclaration annonçant la constitution de la Ligue

des montagnards du Caucase s'étendant de la mer Noire à la Caspienne ; Tchitcherine n'a répondu que par les récriminations platoniques qui sont la seule ressource d'un gouvernement qui n'en est pas un puisqu'il n'a ni finances, ni armée, ni administration. La Ligue ne serait pas gouvernée directement par les Turcs, mais le sultan prendrait le titre d'Empereur de Turquie, Sultan du Caucase. En attendant, les Allemands, d'après certaines informations, dirigeraient des troupes sur Bakou où se trouveraient quelques milliers de Bolcheviks mal armés. Les Allemands y dirigent aussi des bandes de Kurdes dirigées par des officiers allemands. De cette base, les Germano-Turcs travailleraient le Turkestan et chercheraient à séparer le nord de la Perse du reste du royaume.

En Perse, la situation est tout aussi trouble. Dans le Sud, c'est la famine, le choléra, les brigands. La gendarmerie organisée par les Anglais est insuffisante pour maintenir l'ordre. Dans le Nord, l'action des Bolcheviks russes et persans s'exerce dans un sens nettement anti-anglais, elle soutient les Jangalis révoltés. Ces brigands sont les maîtres de Ghilan, gagnent du terrain vers l'Est le long de la mer Caspienne et se dirigent vers le Khorassan par Bendar-y-Gaz, à 30 milles au nord d'Asterabad. Leur but serait, à l'instigation des Allemands, le rétablissement de l'ancien shah Mohamed-Ali. Plus au Nord, quelques troupes turques et bandes kurdes pénètrent dans l'Azerbaïdjan tant par le chemin de fer de Djoulfa que par les cols qui conduisent directement au lac d'Ourmiah et à Tabriz.

Ainsi de toutes parts se dévoilent les plans turcs et allemands que nous avons déjà à plusieurs reprises dénoncés ici, ainsi se précise la menace contre les Indes anglaises. Si l'Allemagne ne réussit pas, comme elle cherche à le faire en ce moment, à imposer la paix sur le front occidental, si la guerre va se prolongeant, c'est par

là qu'elle cherchera à frapper au cœur l'Empire britannique. Les Allemands s'approchent de l'Inde par le Turkestan et par la Perse. La menace est directe, prochaine, et la menace seule est déjà un péril pour l'Entente en détournant l'attention de l'Angleterre vers son Empire indien. Récemment un article de la *Gazette de Magdebourg* s'exprimait ainsi :

Par l'article 10 du traité de Brest, les Puissances Centrales se sont engagées à libérer la Perse du joug anglo-russe. La mission de notre secrétaire de légation von Hentig en Perse et Afghanistan fut suivie de la récente visite à Berlin du prince hindou Mahinda Pratap qui remit à l'Empereur un écrit autographe d'Habib Ullah, avec l'assurance que tout le peuple hindou attend de l'Allemagne sa libération du joug anglais. Des cris d'angoisse éclatent aussitôt sur la Tamise. Il ne serait question de rien moins que d'un Berlin-Boukhara ou d'un Berlin-Kaboul se substituant au Berlin-Bagdad et au chemin de fer du Hedjaz dont l'Angleterre a fermé les issues. Il y a là un noyau de vérité. Le regard vers la mer Noire ouvre en effet des horizons aussi vastes que la ligne de Bagdad. Sur les côtes asiatiques de la mer Noire, il s'agit de ressusciter cette couronne de florissantes villes des temps classiques aujourd'hui disparues. La cession à la Turquie des districts de Batoum, Kars, Ardahan, se rattache à de vastes desseins politiques et économiques. Elle nous ouvre l'Arménie, clef non seulement des sources et aussi des bouches du Tigre et de l'Euphrate, mais encore, à l'ouest, du golfe d'Alexandrette, à l'Est, du Turkestan, de l'Afghanistan et du cœur même de l'Asie, immenses réservoirs de produits agricoles et de matières premières. Le réseau ferré est déjà très avancé, il a son centre à Tiflis, d'où la ligne se détache à l'ouest vers Poti, Batoum, Tabriz, avec prolongement prévu vers la Perse et le Béloutchistan.

La Perse ne peut demeurer un instrument entre les mains de nos ennemis sans qu'il en résulte pour la Turquie menacée sur ses derrières un énorme fardeau de charges militaires. Ainsi apparaissent en pleine lumière la logique et l'évolution des plans de la Quadruplice : pour l'Allemagne, ils ne multiplient pas seulement les devoirs que la marche vers l'Océan Indien impose à sa mission civilisatrice, il s'agit aussi de la protection de son empire colonial africain qu'une Turquie forte garantira contre une menace de flanc de ce côté, quelques combinaisons que réalisent dans l'avenir les puissances maritimes ennemies.

A travers ces formules ironiques, l'article laisse paraître les vues d'avenir de la politique allemande. Elle sait qu'elle ne viendra pas à bout de l'Angleterre et des États-Unis sur mer et qu'elle risque, même si elle venait à bout des armées alliées en France, de se trouver toujours en présence de mers fermées, assiégée par un blocus rigoureux. Dès lors elle change sa formule d'avenir; ce n'est plus « sur l'eau » qu'elle le voit, mais sur terre, sous la forme d'un immense empire continental dont le Berlin-Constantinople-Bagdad, le Berlin-Bucarest-Constantza-Batoum-Tiflis-Tabriz-Téhéran-Kaboul-Delhi, et le Transsibérien seraient les grandes artères économiques et qui arriverait à produire tout ce dont l'Allemagne a besoin. Il n'est pas prouvé que ces vastes projets ne soient pas réalisables, tout au moins fragmentairement; en tous cas les Allemands — c'est une de leurs qualités nationales — ont déjà commencé à travailler comme si les réalisations prochaines étaient possibles. Il appartient à l'Angleterre et à ses alliés japonais d'y pourvoir. C'est maintenant qu'on peut parer le coup; plus tard il sera trop tard.

Et, heureusement, le coup n'est pas très difficile à parer pourvu qu'on s'en donne la peine. Toutes ces créations sur lesquelles les Allemands comptent s'appuyer sont édifiées sur des sables mouvants; rien n'est solide dans cet édifice de carton. Analysons ces causes de fragilité. D'abord, en Russie, le bolchevisme a dépassé le sommet de sa courbe ascendante; il est nettement en décroissance et sa puissance nocive s'épuise; de toutes parts, dans l'ancien empire des Tsars, on voit plus ou moins distinctement se former des noyaux de résistance et d'ordre. La lassitude des excès bolchevistes, l'aspiration vers l'ordre sont générales. Un peuple, fût-il slave, ne peut pas vivre longtemps sans autorité, sans police, sans gendarmes, sans une «archie» quelconque. Délivrons-nous du

bolchevik d'abord et nous verrons après, tel est le sentiment de tout ce qui, en Russie, aspire à autre chose qu'au pillage, au désordre et à la fainéantise ; et le raisonnement s'achève par cette conclusion : plutôt l'ordre par l'Allemand que la continuation du bolchevisme. Mais la botte allemande est lourde ; elle paraîtra intolérable dès qu'on sera débarrassé du bolchevisme. Que les alliés interviennent pour aider les Russes à organiser un pouvoir d'ordre et de justice — quelle qu'en soit la forme que déterminerait une Constituante—et ils ne tarderont pas à voir venir à eux tous les éléments sains de l'ancien empire. La Russie est actuellement comme une solution chimique sursaturée ; qu'on y jette une particule solide et aussitôt la cristallisation s'opérera. Cette parcelle, il appartient aux alliés de l'apporter. La Russie est nécessaire à l'équilibre, à la paix et à la liberté du monde ; les alliés n'ont pas le droit de l'abandonner aux Allemands et à leurs protégés bolcheviks ; l'heure de l'intervention est arrivée. Dès qu'une Russie indépendante et libérale se dégagera du chaos révolutionnaire, la plupart des anciennes provinces de l'Empire des Tsars viendront à elle sans abdiquer leur autonomie mais conscientes qu'elles ont besoin de s'entraider politiquement, économiquement et militairement. Ainsi se constituera, plus vite qu'on ne pense, une Russie fédérale où l'Allemand cessera de faire la loi. Les Géorgiens eux-mêmes ne tarderont guère à s'apercevoir que l'amitié des Jeunes-Turcs, férus de « pantouranisme », est un dangereux piège où ils ont fait la faute de tomber et c'est vers la Russie rénovée qu'ils se tourneront pour trouver une aide amicale.

En Perse même paraît se dessiner une résistance à l'emprise turco-allemande. L'invasion de l'Azerbaïdjan ouvre les yeux aux patriotes persans sur les véritables intentions des Turcs. Quand les armées anglaises atteindront Tabriz et

la Caspienne, on verra, à l'abri derrière leurs lignes, s'organiser une Perse dont l'indépendance sera respectée par les alliés mieux qu'elle ne le serait par les Turcs et les Allemands, mais qui échappera à l'influence de nos ennemis. A Tabriz les Anglais seraient à même de tendre la main aux vaillants bataillons arméniens qui résistent encore et de rallier autour d'eux les derniers débris de cette malheureuse et courageuse nation; elle n'a pas dit son dernier mot; on entendra encore sa voix.

Enfin, les Allemands trouvent des difficultés et des résistances même parmi leurs alliés qu'on croyait les plus dociles. Les Bulgares s'inquiètent — non sans raison — de leur avenir, ils se voient livrés pieds et poings liés à l'Allemagne qui n'abandonnera pas le contrôle du chemin de fer Belgrade-Sofia-Constantinople; Sofia ne sera plus qu'un relai sur la route allemande de l'Orient. Les Turcs, grisés par des succès qu'ils ne doivent pas à leurs armes, voyant s'effriter leur ennemie séculaire la Russie, ne connaissent plus de frein à leurs ambitions et cherchent à s'émanciper du joug allemand. Ils ont créé de graves embarras à la diplomatie germanique pendant les pourparlers de Bucarest en s'opposant à toute extension de la Bulgarie qui ne serait pas compensée par un agrandissement équivalent de leur propre territoire. Von Kühlmann, à ce moment, a soutenu la Turquie par souci de maintenir l'équilibre balkanique; mais le conflit s'éternise; Charles I^{er} a vainement essayé d'imposer son arbitrage; à Berlin comme à Vienne on commence à s'émouvoir de cette indiscipline persistante. Les troupes ottomanes défendent les approches de la Syrie, mais elles ont renoncé à disputer aux Anglais la Mésopotamie. En Transcaucasie, elles sont engagées dans une expédition qui a pour objectif Tiflis et, pour une fois, Berlin a donné satisfaction aux plaintes de Tchitcherine et est intervenu à Constantinople pour rappeler les Jeunes-Turcs à l'observation du traité de Brest-Litovsk.

Là ne s'arrête pas l'ambition d'Enver et de Talaat ; ils affichent des prétentions sur la Crimée et ne cachent pas leur dessein d'établir l'hégémonie ottomane sur la mer Noire tout entière. Du coup la presse allemande proteste ; elle fait connaître que la Transcaucasie et la Crimée sont un domaine réservé ; elle signifie brutalement à la Turquie « qu'elle ne devra pas compter sur l'aide de ses alliés pour la satisfaction de ses rêves annexionnistes » ; elle lui rappelle que « l'alliance ne repose sur aucune sentimentalité », mais seulement sur l'accord toujours revisable des intérêts matériels ; le rôle de l'Empire Ottoman est de reconquérir Bagdad et de menacer le canal de Suez, non de troubler en Russie la politique de la Wilhelmstrasse. « Il est absolument nécessaire, écrivait le 3 juin Georg Bernhard dans la *Gazette de Voss*, de ramener les Turcs en toute bonne amitié au sentiment des réalités ». De son côté l'hetman Skoropadski, dans une interview publiée par la *Reichspost* de Vienne, réclame la Crimée pour l'Ukraine.

Mais les Turcs, partis à pleines voiles pour le pays des chimères, ne se laisseront pas facilement ramener « au sentiment des réalités ». Nous avons déjà dit ici que lâcher la bride aux ambitions et à la férocité du gouvernement jeune-turc ne tarderait pas à devenir dangereux même pour l'Allemagne. Elle se repentira un jour d'avoir laissé, sous les yeux de ses consuls et de ses officiers, organiser le massacre d'un million de chrétiens arméniens. Seule la force pourrait ramener les Turcs au sentiment de leur faiblesse réelle ; une poussée vigoureuse des armées anglaises de Palestine et de Mésopotamie ne tarderait pas à détruire les débris de l'armée turque. Ainsi, par une action énergique des alliés, reconstitution d'une Russie et démolition de l'empire vermoulu des Jeunes-Turcs : tel est le programme. Ce sera le salut pour les alliés et pour la liberté de toutes les nations.

RENÉ PINON.

L'Art et l'Arménie

Rien de plus pénible que ces phrases répétées à tout bout de champ par les profanes, érigeant en principe des constatations presque toujours fausses ou erronées. Ainsi, comme nous l'avons déjà vu dans un précédent article, nombre de gens croyaient à l'inaptitude militaire des Arméniens. Nous avons démontré avec arguments à l'appui la stupidité d'une telle allégation. De même en est-il quant aux Beaux-Arts. Ces propagateurs de jugements téméraires qui existent dans tout l'univers, qui se rencontrent dans tous les milieux, qui prétendent tout connaître, décrètent que les Arméniens sont des commerçants et ajoutent que, *par conséquent*, ils ne sauraient s'intéresser à la poésie, à la sculpture, à la peinture, etc. Le culte du beau leur serait interdit. Il n'est jamais trop tard de confondre un Arrias et de montrer aux personnes de bonne foi qui l'écoutent une réalité tout à fait différente. Les Arméniens en effet, n'en déplaise aux Turcs, sont des esprits très fins, très cultivés, capables d'être des artistes, des écrivains, des poètes, des peintres, et tout cela dans le meilleur sens du mot.

.

L'existence agitée de l'Arménie ancienne ne l'a pas empêchée de jeter un éclat très vif dans le domaine de la littérature, de la sculpture, de la peinture, et notamment de l'architecture religieuse. Les moines arméniens répartis dans des centaines de couvents nous ont laissé, malgré les pillages des hordes barbares, des vestiges nombreux de cette période à peu près inconnue précédant les Croisades. Foyers littéraires et scientifiques, centres d'études pour tous ceux qui voulaient apprendre, ces sanctuaires encore aujourd'hui visibles malgré la marque des siècles, étaient de véritables Universités. Le Professeur Strygowsky s'est occupé particulièrement de toutes les questions y afférentes dans un livre publié à Vienne.

La coupole de Sainte-Sophie de Constantinople, qui s'était écroulée lors du tremblement de terre de 989, a été reconstruite

sur les données de Tiridate, architecte arménien qui d'autre part participa à l'édification des monuments d'Ani. Si l'on visite les ruines d'Ani, on s'aperçoit bien vite, en confrontant les dates, que l'architecture romane trouve son origine en Arménie.

M. Basmadjian, dans son *Histoire Moderne des Arméniens* rappelle avec beaucoup d'exactitude l'application de l'art roman en Occident : « Il est peut-être utile de rappeler que le dôme de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle en Allemagne, celui de l'église de Germigny des Présaux environs d'Orléans en France sont de style arménien et que ce même style n'est point byzantin-roman, comme on le supposait jusqu'à présent, mais vient d'Orient, d'Arménie. »

Cependant on est fort mal renseigné sur le passé de l'Arménie artistique. Ce n'est qu'au Moyen âge que l'on rencontre des noms. C'est l'époque où les Arméniens excellent dans l'ornementation et la décoration. La description des œuvres d'art, du style, est plutôt la tâche du technicien ; des livres très spéciaux ont analysé cette période et l'on ne peut mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. M. Frédéric Macler, professeur à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, en a esquissé l'étude en 1917 dans une publication de luxe, qui est la perfection en la matière. Nous nous cantonnerons dans la période contemporaine. Elle est particulièrement brillante. Il existe à Paris une pléiade d'hommes de valeur qui sont nés sous le ciel d'Arménie, y ont commencé leurs études et sont venus en France faire connaître leur génie et leur talent. Et ceci doit nous remplir d'orgueil. Paris n'est-il, n'a-t-il pas été et ne devra-t-il pas être toujours le lieu de réunion pour tous les étrangers qui veulent porter haut, encore plus haut avec nous le flambeau unique, éblouissant des Beaux-Arts ?

Les Arméniens qui sont restés chez eux ne se préoccupent pas moins de mener une vie intellectuelle. Avant les événements de 1914, les écoles arméniennes ont formé une élite qui, à Constantinople, a représenté le malheureux peuple persécuté avec beaucoup d'habileté et de courage. Le journalisme arménien tant en Russie qu'en Turquie a jeté un vif éclat et continue à le jeter. C'est le *Massis*, fondé en 1851, qui fut pendant trente ans, le plus important quotidien de Constantinople, rivalisant avec les meilleurs organes européens. C'est l'*Azatamart*, le *Puzantion*, le *Jamanak*, feuilles de combat, qui apportent « leur obole

au mouvement intellectuel arménien ». Paris a été de tout temps un centre intellectuel pour les Arméniens ; ils y ont eu le Collège Mouratian (plus tard, Haïgazian), plusieurs imprimeries, des journaux périodiques. De ces derniers rappelons au hasard l'*Hamalsaran* (l'Université), l'*Anahid* de M. Tchobanian, l'*Arménie* de M. Minas Tchéraz, le *Pro Armenia*. Actuellement ils ont, à Paris, deux périodiques : *Véradznout* (la Renaissance) et *Artzakank Parisi* (Echo de Paris). Dans d'autres villes étrangères où l'on rencontre des groupements arméniens il y a presque toujours un périodique où l'on trouve exposées les idées les plus nobles, les plus respectables et les plus élevées.

Avant de parler des artistes arméniens, je ne veux pas oublier de rappeler les noms des écrivains les plus en vue de ces cinquante dernières années. Ce sont les historiens J. Daschian, Galoust Ter-Mekertitchian, K. Kostaniantz, les prosateurs Avetis Aharonian, Léon Chanth, les poètes Varoujan, Toumaniantz, Hovhannessian, Tchobanian, Tzaturiantz, les romanciers Raffi, Chichmanian, Atrpet, Chirvanzadé, et les publicistes Panossian, Ardzrouni, Arpiarian, Ketchian, Léo, Varandian, Maloumian, Erémian dont les *Vêpres Arméniennes* ont obtenu un si juste succès. Je m'aperçois que ma liste est incomplète. C'est le danger qu'il y a lorsque l'on prétend énumérer les noms des artistes courageux de ce vaillant petit peuple.

« Le théâtre, la musique, les Beaux-Arts ont exercé, de nos jours, un puissant attrait sur la jeunesse arménienne », dit M. Macler. Nous le croyons aisément si nous regardons dans les milieux artistiques parisiens. Qui ne se rappelle de Gulbenkian, élève de Paul Mounet, qui mourut au seuil de la gloire ? Chah-Mouradian est un chanteur charmant qui sut en Amérique se faire apprécier. Mlle Babaïan, en 1917, donna avec sa sœur, à la salle Pleyel, un splendide concert qui est resté à la mémoire de tous les auditeurs. Mais c'est peut-être dans la peinture et la sculpture que les artistes arméniens ont donné la meilleure mesure : Edgar Chahine, comme peintre, aquafortiste et graveur, Mme Babaïan Carbonel avec son tableau de *La Lecture* ; Nichanian avec son expressive scène *Mariage Arménien à Mouch* ; Chabanian avec son puissant *Clair de Lune* ; Alhazian, nous montrant un des spectacles les plus tristes de la Finlande, Ch. Atamian avec ses deux puissantes évocations, *Debout les Morts* — *Saluez, c'est Verdun* !

Pour terminer, je ne puis résister à l'envie de décrire la vie de l'un de ces artistes pour prouver le ressort des Arméniens. Ce sera, si vous le voulez bien, celle du doyen d'âge des artistes arméniens de Paris, Zacharie Zacharian. Elle est d'actualité, puisqu'il était un ami intime de Degas. Elle est aussi un exemple pour les jeunes qui travaillent, qui ont des illusions, des désillusions, des échecs, des succès, mais qui sont sûrs que la persévérance et le courage sont toujours récompensés, quoi qu'il arrive.

Zacharie Zacharian naquit à Constantinople en 1849. Il fit ses études primaires dans cette ville et, en 1867, il fut envoyé par ses parents à Paris. D'abord il suivit les cours au Collège Sainte-Barbe, puis il fit ses études de médecine. Mais il avait en lui le talent inné. Comme il connaissait des artistes français, ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il était fait pour être peintre. Inutile de dire que les parents de Zacharie Zacharian ne virent pas d'un bon œil son intention de se consacrer à l'art. Ils lui coupèrent même les vivres. Cela ne l'empêcha pas de se mettre au travail avec « passion ». Il se forme seul, sans maître et, rapporte M. Macler, « ce sont les conversations qu'il eut avec Degas sur les maîtres anciens qui tirent son éducation d'artiste ».

En 1879 il exposait au salon Volney, en 1885, au salon des Champs-Élysées. Sa réputation se consacrait et dans de nombreux musées de France on trouve de ses œuvres. On sait qu'il s'est spécialisé dans les natures mortes.

Ainsi donc, par ce trop bref aperçu sur le mouvement intellectuel et l'art arméniens, j'ai voulu non pas faire une étude technique, mais affirmer, devant ceux que seule l'ignorance excuse, que les Arméniens sont non seulement les représentants d'un peuple qu'il ne faut pas oublier parce qu'il souffre, mais qu'il faut admirer parce que, malgré l'absence de toute organisation sociale publique, il trouve le moyen, au milieu de ses souffrances, d'avoir du talent, même du génie.

HENRI COULON.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS

L'Arménie et la Turquie

(Suite du discours de M. Edward C. Little au Congrès des Etats-Unis). (1)

Le peuple arménien

Les 2.000.000 d'Arméniens de Russie constituent, avec leurs belles fermes, bourgades, écoles et villes, un facteur d'énergie et de prospérité dans la vie de Tiflis, du Caucase tout entier, prenant grande part, dans tous les domaines, à son activité. Dans les limites du territoire de l'Arménie turque vivaient, il y a trois ans, plus d'un million et demi d'Arméniens. On n'est pas tout à fait d'accord sur le nombre exact de ceux qui furent massacrés depuis. Je crois faire une estimation raisonnable en fixant le nombre des Arméniens tués, depuis 1915, par les Turcs et les Kurdes dans cette contrée-ci (toujours indiquant sur la carte) à 500.000 pour le moins. Ils s'efforcent d'exterminer la race arménienne pour s'emparer de ses terres, de ses richesses et supprimer la chrétienté, qu'elle représente dans ces régions. On parle beaucoup des calamités que les Belges ont subies : je crois pouvoir affirmer à cette Chambre que l'Arménie a souffert mille fois autant que la Belgique. Le Sultan est, depuis plus longtemps que le Kaiser, occupé à massacrer les petites nations. Pendant des centaines d'années cette entreprise a été poursuivie sur une plus ou moins grande échelle. Violer les jeunes filles, enlever les mères de famille, tuer les jeunes gens, égorger les vieillards, les rassembler tous dans les églises arméniennes et leur voler tout ce qu'ils possèdent, brûler leurs meubles, les dépouiller de tout : c'est l'événement de chaque jour en Arménie. Des centaines de

(1) Voy. *La Voix de l'Arménie*. n° 11, p. 372-379.

mille ont ainsi souffert depuis 1914. J'aurais hésité à faire une telle déclaration dans l'enceinte de cette Chambre si je n'étais pas absolument convaincu de l'exactitude de mes renseignements.

Quant aux Turcs, comme vous le savez, ils sont venus de la Mongolie. Depuis qu'ils s'y sont établis ils n'ont rien appris qui leur permette de prendre en main le gouvernement. Ils sont venus comme soldats et conquérants, et ils n'ont jamais été rien autre. Avec eux l'encaissement des impôts est une aventure, et ils ne peuvent gouverner personne autrement qu'en le coupant en deux. Telle est la conception turque de l'administration (*rires*).

Il y a un Allemand, nommé Lepsius, qui a écrit un livre, et je vais en citer un passage, insistant sur ce fait qu'il n'est certes pas un témoin intéressé. Je suis absolument sûr qu'il n'a pas présenté l'affaire sous un jour inexact. Il dit :

De ce que nous avons déjà dit on peut déduire facilement de quelle façon les hommes sont signalés pour la prison turque en Arménie. La possession d'argent, de troupeaux, de blé, de terrain, d'une femme ou d'une fille, ou enfin d'ennemis, est une raison suffisante. Nous nous scandalisons à entendre parler de la cruauté des Kurdes féroces qui se ruent sur un village, attaquent les maisons, emmènent les troupeaux, s'emparent de toute la propriété mobilière, déshonorent les femmes, et retournent à loisir chez eux, conscients d'avoir fait une bonne journée. Nous appelons cela un affront à la civilisation, et cette qualification est juste. Mais si mal que sonne ce mot, c'est un qualificatif doux en comparaison des méthodes turques, qui reposent sur le mécanisme de la loi et les horreurs de la prison. L'homme qui, par la pauvreté, voire la famine, est empêché de payer d'imaginaires impôts arriérés, qui se refuse à livrer sa vache ou son buffle comme bakchiche aux zaptiehs, qui les supplie d'épargner l'honneur de sa femme ou de sa fille, est jeté dans un de ces cachots dont il ne sort jamais sans être marqué du stigmate indélébile de ce lieu.

Je regrette de dire que la plupart des faits dont il est question sont si scandaleux, si dégradants, si épouvantables qu'ils ne sont pas de nature à être enregistrés dans cette assemblée ou exposés ici. L'Allemand Lepsius est un docteur en philosophie de l'Université de Berlin, et son livre a été traduit par un membre de l'Université d'Oxford; je crois donc que tout cela est dit d'une façon très modérée... Je vous prierai de lire les livres traitant des massacres de 1893-95 et de ceux des premières années de ce siècle.

Il y a une quarantaine d'années, cinquante-quatre villages en Bulgarie furent détruits et tous leurs habitants anéantis; les massacres

de Chio et des autres îles grecques, il y a quatre-vingt-dix ans, furent terribles ; mais tout cela n'est qu'un détail auprès de ce qui a été fait en Arménie. En 1915, des milliers et des milliers d'hommes furent égorgés et des milliers et des milliers de femmes déshonorées. Le massacre a commencé souvent au son d'un clairon et s'est terminé toujours par le même signal. Des centaines de mille d'Arméniens, hommes, femmes et enfants, chassés de leurs paisibles foyers, ont été dirigés en hâte, à pied, sans provisions, vers des destinations inconnues, dans l'espoir qu'ils seraient exterminés. Bon nombre de femmes se jetèrent dans l'Euphrate pour échapper au déshonneur ; 3.000 personnes périrent dans l'église incendiée d'Ourfa lors du massacre d'il y a quelques années. La situation a été telle dans ces quelques dernières années qu'on en pourrait conclure que l'enfer ne saurait être un vestibule digne de l'Arménie. Dans l'enfer on ne déshonore pas les femmes. Je ne crois pas que l'extermination des Arméniens soit à l'avantage de la civilisation. Je ne crois pas non plus que c'est assurer la sécurité de cet Empire que d'extirper complètement ou de bannir de son territoire la seule race qui ait quelque capacité pour l'administration et les affaires. Ce n'est pas de cette façon qu'on arrive à constituer des communautés susceptibles de prospérer. On ne peut pas développer un pays par des méthodes pareilles. La violation de la Belgique, le meurtre de la Serbie, l'effondrement de la Russie ont épouvanté un monde qui resterait consterné s'il eût connu les horreurs de la vie de la chrétienté d'Arménie. « J'aurai ma vengeance ! » dit le Seigneur.

Les Arméniens sont une race brillante. Il y a un proverbe en Orient qui dit qu'il faut deux Juifs pour tromper un Grec, mais qu'il faut deux Grecs pour tromper un Arménien ; vous voyez donc qu'ils doivent avoir une remarquable intelligence, étant donné que le proverbe est bien fondé. Le peuple qui vit sur toute l'étendue de ce territoire d'Arménie et qui se répand aussi de ce côté-ci vers le Caucase et la Russie, est un peuple foncièrement agricole — cultivateurs et éleveurs de bétail, quand il leur est permis de l'être — laborieux, obéissant aux lois, avec ses écoles et ses églises nationales, entretenues sans aucune aide du dehors. Tant qu'ils restent dans leur pays natal, les Arméniens s'occupent pour la plupart de l'agriculture ; quand ils émigrent dans les pays étrangers ils s'accommodent de toutes les situations. Des siècles durant, ils ont été les principaux conseillers financiers du Sultan. Comme princes du commerce et comme banquiers, ils occupent en Turquie le rang le plus

élevé. Ils ont entre leurs mains une plus grande partie des affaires de l'Empire ottoman que n'en ont les Turcs ou aucun autre peuple. Leur application, leur jugement dans les affaires, leur aptitude à développer des entreprises commerciales constitue une certitude absolue que, si le monde chrétien les soutient contre les Turcs et les Kurdes qui les dépassent en nombre, ou s'il leur prête des armes et du matériel de guerre pour faire face d'égal à égal à leurs ennemis qui sont maintenant assaillis par les Anglais du côté de Bagdad et de Jérusalem, ils pourront non seulement réaliser leur indépendance de la domination turque, mais développer cet admirable pays à un tel point qu'aucun autre pays sur la surface de la terre ne puisse le surpasser en tranquillité et en prospérité.

Les soldats arméniens

Depuis que la guerre a éclaté là-bas, les Arméniens, ainsi qu'il ressort des informations dignes de foi que j'ai recueillies, ont versé environ 150.000 hommes dans l'armée russe se battant de notre côté. Ils n'ont pas quitté le front comme les Bolcheviks. En Arménie proprement dite, ils ont procuré une force de 35.000 hommes, dont une partie de volontaires combattant dans les rangs de l'armée russe, et alors que la plupart des troupes russes se sont retirées, les soldats et les volontaires arméniens continuent encore à se battre contre les Turcs. A partir du moment où la guerre fut engagée, les Russes et les Arméniens ont pénétré le long de cette ligne frontière que je vous indique ici, au delà de la grande ville de Trébizonde qu'ils tiennent, jusqu'à une profondeur de 160 milles, et ils ont pris la ville de Van et toute cette région. Les Anglais tiennent, plus au sud, un territoire immense jusqu'à Bagdad et Jérusalem, et les Turcs ne font aucune tentative pour repousser les Arméniens et les Russes. La situation s'y trouve ainsi stabilisée. Mais d'ici peu les Allemands insisteront pour une action. Les Russes quitteront le front et les Arméniens se verront probablement forcés de reculer devant des forces supérieures à Erzeroum et à la frontière russe où ils s'arrêteront pour une nouvelle résistance.

Si tous les soldats arméniens encadrés dans l'armée russe pouvaient être transférés en Arménie, ils se trouveraient sous peu devant les portes de Constantinople. Vous voyez donc que c'est là une considération militaire qui mérite quelque réflexion.

.....

Les Arméniens, depuis la défaillance russe, ont organisé à Tiflis un corps d'armée de 50.000 hommes sous les ordres de Nazarbekoff, un général arménien expérimenté de l'armée russe. Avec l'aide de leurs voisins chrétiens les Géorgiens, ils espèrent augmenter ces forces jusqu'à avoir une masse de 150.000 hommes armés sur la frontière turque. Au delà du Caucase, ces gens sont laissés seuls à se battre contre le Turc et son armée à demi démoralisée. S'ils peuvent mettre sur le champ de bataille une armée pareille et la maintenir, ils seront sous peu aux portes de Constantinople, et, messieurs les représentants de la Chambre, c'est dans cette marche que se trouve le chemin de la victoire. Les Arméniens ont toujours été des soldats admirables.

Un officier russe ayant coudoyé Lazareff, un cordonnier arménien, dans les rues de Bakou en lui criant : « Allez-vous en, sale Arménien ! » Lazareff lui répondit : « Je vais vous montrer si je suis un sale Arménien » ; il s'enrôla immédiatement dans l'armée russe, fit son chemin jusqu'à obtenir le bâton de général, et fournit la moti-tié du génie militaire qui fit gagner la partie en 1878 aux Russes contre les Turcs sous les murs de Kars et d'Erzeroum.

Loris Mélikoff était un Arménien né en Arménie au siècle dernier, qui entra dans l'armée russe. La Russie n'a produit, dans l'espace d'une centaine d'années, aucun homme qui l'ait surpassé comme soldat ou homme d'Etat. Mélikoff commandait l'armée dans laquelle servait Lazareff quand les Turcs furent battus en 1878. Ses talents de soldat lui valurent le grade de lieutenant-général et c'est lui qui a été le vainqueur de Moukhtar pacha. Il était aussi grand dans la vie civile que dans la vie militaire. Gouverneur général de six provinces, il établit le jugement par le jury. Comme ministre de l'intérieur de Russie, il commença à plaider en faveur de la taxation des héritages, d'une législation pour les ouvriers des fabriques, et ces idées finirent par être formulées en lois. Il était un grand homme d'état progressif et un ami du pauvre et de l'opprimé, et en dernier lieu, il devint l'homme le plus haut placé après le Tsar et pratiquement le dictateur de l'Empire.

Je vous ai déjà parlé de Nubar, qui commença sa carrière politique aux environs de 1840 comme secrétaire de Mehemet-Ali, le plus grand souverain en dehors de l'Europe et de l'Amérique qui ait vécu dans l'espace de trois siècles. Né à Smyrne, émigré en Egypte, Arménien parmi les Arabes, Chrétien parmi les Musulmans, Nubar s'est élevé, par la splendeur de son talent, à une

position puissante sous le grand Ibrahim Pacha, il a été le conseiller principal de presque tous les Khédives et, à plusieurs reprises, premier ministre d'Égypte et la plus haute autorité de ce pays. Les Arméniens, de même qu'ils ont été généraux, hommes d'Etat, ministres et chefs sous l'Empire ottoman, de même ils l'ont été auparavant sous l'Empire grec. Il y a plus de mille ans, des Arméniens ont siégé sur le trône de l'Empire du monde oriental à Constantinople et ont gouverné avec succès et distinction.

Khrimian

Ils se sont autant distingués dans l'art et la littérature que dans la carrière militaire et diplomatique. Il y a environ un quart de siècle, je visitais au palais de Ras-el-Tin (à Alexandrie) dont les marches sont lavées par les eaux de la Méditerranée, pour prendre congé du jeune monarque dont l'oncle est actuellement Sultan d'Égypte et du gouvernement auprès duquel j'avais été accrédité par le gouvernement de notre pays. Au moment où j'entraï au palais, je me suis trouvé en présence d'un prélat de longue taille, à longue barbe, imposant et majestueux, et de sa suite. Nous nous embarquâmes le lendemain sur le bateau du Lloyd autrichien pour Trieste. C'était Meguerditch Khrimian, Catholico de l'Eglise arménienne, en route, avec un cortège de prêtres arméniens, de notables et de publicistes arméniens de Tiflis, pour le monastère d'Etchmiadzine au pied du mont Ararat, où il passa le déclin de sa vie comme le chef de la nation arménienne. C'est là que Saint Grégoire l'Illuminateur établit son centre religieux, il y a seize siècles, après avoir converti tous les Arméniens au christianisme; c'est ainsi qu'ils devinrent la première nation chrétienne du monde et entrèrent dans une longue carrière de martyre qui a continué jusqu'ici et qui continuera encore, à moins que la plus grande République chrétienne du monde ne vienne à leur secours. Khrimian, pour avoir soutenu les droits de son peuple, avait offensé l'ex-sultan Abdul-Hamid qui le somma un jour et lui dit : « Père, avez-vous jamais fait un pèlerinage à Jérusalem ? ». Il répondit : « Oui, Majesté, dans ma jeunesse ». « Ah ! », reprit le courtois Sultan, « j'ai pensé que vous auriez voulu y aller une autre fois dans votre vieillesse ! » Et il vécut pendant des années en agréable exil dans la Ville-Sainte. Les Arméniens, qui sont un peuple démocratique, administrent leur propre église, et en 1892, ils ont élu Khri-

mian, l'homme le plus distingué de leur race, le plus grand homme qui fût né en Turquie depuis plusieurs générations, et l'ont élevé à la tête de leur église et de leur nation, avec la confirmation du Tsar, et quand je me suis embarqué avec lui, il était en route pour sa résidence future.

Né en Arménie, il était le fils d'un commerçant. Comme Lincoln, auquel il a été comparé, il s'est élevé, par ses efforts et ses sacrifices personnels, de la situation la plus humble à la plus haute au milieu de l'affectueuse admiration d'un peuple. Il introduisit, en 1865, la première presse d'imprimerie en Arménie, il fut un maître, un auteur, un poète, un chef et un diplomate. Il fut universellement acclamé le Grand Arménien. Il surgit des ténèbres de la nuit pour conduire son peuple dans sa marche vers son rôle dans la civilisation chrétienne. Dans le traité de Berlin, il obtint un arrangement d'après lequel les droits des Arméniens seraient garantis par les grandes nations de l'Europe, et la Turquie y donna son assentiment. Toutes les calamités qui se sont produites depuis, eurent leur origine dans le fait que l'Arménie a gardé la confiance que les nations civilisées du monde contraindraient la Turquie à exécuter ses engagements conventionnels et à traiter les Arméniens tant soit peu humainement, en sorte que, quand un homme se serait acquis des biens, il pût les garder et quand il aurait une femme, il pût la conserver. Il désira pour son pays bien-aimé, pour sa race ancienne, pour sa nation chrétienne, la plus opprimée et la plus humiliée dans toutes les annales de l'histoire, la loi et l'ordre, la sécurité et la tranquillité, l'éducation et la liberté dont jouit l'Amérique. Il croyait sincèrement que la vie, la liberté et l'aspiration au bien-être étaient de ces choses auxquelles un Arménien avait droit.

(A suivre.)

RÉUNIONS — CONFÉRENCES

Conférences de M. A. Tchobanian

à Aix et à Bordeaux

Notre compatriote, M. Archag Tchobanian, après sa conférence à Marseille dont nous avons donné le compte rendu dans notre numéro précédent, en a fait deux autres, l'une à Aix, le 28 mai, et l'autre à Bordeaux, le 3 juin.

La conférence d'Aix a eu lieu dans le grand Amphithéâtre de la Faculté des Lettres. C'est devant une assistance au grand complet, convoquée par les soins de la Revue *Le Feu*, que M. Archag Tchobanian a évoqué le drame sous lequel depuis si longtemps s'épuise et saigne sa malheureuse patrie.

Au début de la conférence, M. Payot, l'éminent recteur de l'Académie d'Aix, en de belles paroles émues et précises, a présenté le patriote arménien, qu'a ensuite remercié M. Joseph d'Arbaud, au nom de la Société de la Revue *Le Feu*.

La conférence a été clôturée par une série d'intéressantes projections lumineuses.

Le *Mémorial d'Aix* du 2 juin écrit au sujet de cette conférence :

« Les auditeurs ont suivi avec une émotion indignée les étapes de l'incroyable calvaire que l'Arménie gravit depuis si longtemps. Lorsque l'heure des réparations aura sonné, nul doute que cette abominable injustice ne soit réparée et que la France appuyée sur l'opinion des nations civilisées, ne contribue à faire reconnaître et respecter les droits arméniens. Les applaudissements qui ont salué la conférence de M. Tchobanian, prouvent quelle part profonde notre public prend à la haute cause qu'il soutient et avec quelle sûreté l'orateur a su trouver, au nom de sa patrie, le véritable chemin de son cœur ».

..

C'est devant une salle comble et des plus sympathiques que, à l'Athénée municipal de Bordeaux, sous la présidence de M. le général Maletterre, et sous le patronage de la Société de géographie com-

merciale, M. Archag Tchobanian, le distingué publiciste arménien, et M. Chukri-Ganem, le noble poète syrien, venus de Paris à cet effet, ont pu dire avec éloquence les malheurs immérités de leurs compatriotes respectifs.

M. Tchobanian, a mis sous les yeux de ses auditeurs, par la voix et par l'image, des scènes de désolation et de mort dont l'horreur dépasse l'imagination et que la plume se refuse à écrire.

C'est, en un mot, toute une race exterminée, plus d'un million d'êtres humains massacrés avec des raffinements inouïs de cruauté et de sauvagerie.

Mais pourquoi?... Pourquoi ces choses odieuses?... Quel est donc le crime de ces malheureux? Ce sont des infidèles, des « guiaours », disent les Turcs; ce sont des amis des puissances occidentales, ajoutent les Allemands. Et vraiment tout est là, telles sont les deux raisons des persécutions dont les Arméniens sont les victimes.

M. Tchobanian a dit comment ces malheureux ont courageusement organisé la résistance aux Turcs, résistance en partie victorieuse, mais vouée à l'échec, malgré des prodiges de valeur, depuis l'indigne trahison des Bolcheviks. Dans une émouvante péroraison, il a montré cette extraordinaire armée arménienne improvisée depuis lors — quelques divisions sans ravitaillement ni munitions — luttant pied à pied contre les hordes du sultan, réussissant par moments à leur reprendre des villes telles que Van, Erzeroum, succombant à la fin sous le nombre, mais refusant d'abandonner son idéal de liberté. Les Arméniens meurent, mais ils meurent Arméniens.

Spécialiste des problèmes orientaux, M. le général Maletterre, dans un discours improvisé, résume l'évolution de la question d'Orient, cause profonde et fin dernière de la guerre actuelle. Il n'y aura pas de victoire décisive pour l'Entente sans solution alliée de la question d'Orient. Avec son autorité coutumière, M. le général Maletterre fait le procès de la politique orientale franco-anglaise depuis vingt-cinq ans; il en souligne les fautes, son imprévoyance, son absence de méthode, en face de la lente, puissante et sûre utilisation allemande en Asie. Dans une admirable péroraison, il attire l'attention du public français sur l'importance mondiale de ces questions et sur les erreurs dont nous subissons à l'heure actuelle les tragiques conséquences.

(Extrait de La Petite Gironde du 7 juin.)

REVUES ET JOURNAUX

L'agonie de l'Arménie

La Gazette de Lauzanne, dans son numéro du 7 juin, publie l'excellent article que voici :

Consummatum est. L'Arménie se débat dans les dernières convulsions de l'agonie, les traîtres de Brest-Litovsk l'ayant de nouveau livrée aux Turcs, au mépris de toutes les lois humaines.

Le martyre de la nation arménienne est devenu intolérable. L'année 1915-16 a fait un million de cadavres. Ce chiffre de victimes innocentes ne suffit-il point aux alliés de la Turquie — car nous nous adressons surtout à eux, plutôt qu'aux hommes qui détiennent le pouvoir à Stamboul; nous nous adressons à l'Autriche catholique, à l'Allemagne et à la Bulgarie chrétiennes — pour intervenir en faveur du malheureux peuple arménien auprès des touraniens-musulmans?

On nous fera évidemment remarquer que les Allemands furent sinon les instigateurs, du moins les complices des vèpres arméniennes, alors qu'ils auraient pu les empêcher. *Méthode allemande, travail turc*, nous avons exposé plus d'une fois ici notre opinion à ce sujet, ce qui a attiré sur nous les foudres de certaine presse germanique, toute vérité n'étant pas bonne à dire! Mais l'anéantissement systématique de toute une nation, par le feu, par l'eau, par la famine a beau être une abomination vraie, trop vraie... elle reste au-dessous de l'imagination d'un chrétien. Les peuples austro-germano-bulgares devraient enfin avoir pitié des malheureux Arméniens et obliger les Turcs à les traiter d'une façon plus humaine. Nous ne sommes pas de ceux qui nient tout bon sentiment chez le *peuple turc*; d'ailleurs les Turcs savent très bien que les Arméniens ont la vie dure: on les massacre depuis des années, il en reste toujours. Les Turcs et les Kurdes ne tueront que des individus, jamais ils ne parviendront à faire disparaître la nation arménienne et, tant qu'il sera de par le

monde un seul Arménien, la question arménienne sera en suspens, l'Arménie existera.

L'Entente, quoique n'ayant point reconnu la paix de Bucarest, excuse toutefois la Roumanie, victime de la trahison russe, de l'avoir acceptée. Or les Arméniens, avec les forces nationales qu'ils possédaient, auraient pu jusqu'ici proclamer, à l'instar des autres peuples de la Russie, leur indépendance et conclure une paix avec l'Allemagne, ce qui leur aurait permis, sinon de se soustraire à la férule ottomane, du moins d'être à l'abri des impitoyables persécutions. Ils ont tenu jusqu'au bout, ils ont combattu loyalement, les armes ne les ont point favorisés; faut-il leur en faire un crime?

Aujourd'hui, malgré leur isolement, les soldats arméniens soutiennent héroïquement les assauts de l'ennemi et de cet autre adversaire bien plus implacable: la faim. Combien pourront-ils tenir encore cette lutte inégale, nous l'ignorons. Mais ce dont nous voudrions être sûr, c'est qu'à l'heure où ils succomberont ils soient traités avec humanité et que l'on rende justice à leur vaillance au lieu de les vouer à la boucherie des Touraniens qui ont déjà commencé les tueries au Caucase.

M. Henry Morgenthau, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, vient de publier ses mémoires sur les atrocités turques en Arménie qu'il termine ainsi: « Je serais surpris si 400.000.000 de chrétiens qui constituent les Etats d'Europe et d'Amérique allaient une fois encore pardonner toutes ces atrocités commises par le gouvernement turc et permettre de nouveaux massacres. »

Tout ce qui dans le monde a une conscience et un cœur, tous les peuples sans exception, neutres et belligérants, doivent se dresser pour empêcher le renouvellement des atrocités dont le gouvernement de la Sinistre Porte vient d'ordonner l'exécution.

La Suisse généreuse et bonne, la petite Suisse si grande, si magnifique par ses œuvres ne pourrait-elle prendre l'initiative d'un mémoire à adresser à tous les pays neutres afin d'intervenir en commun en faveur du peuple arménien. Notre éminent confrère M. Benjamin Vallotton ne disait-il pas dernièrement dans une conférence? « Si la Suisse ne se passionne pas pour les peuples qui sont en train de mourir, c'est qu'alors la Suisse est, elle aussi, à la veille de la mort. »

CHARLES CARROLL.

La Transcaucasie à travers la presse

Nous avons cru utile, dans cette revue de la presse, de mettre en regard les opinions manifestées dans les organes des deux camps belligérants sur les complications qui se développent actuellement au Caucase. Partant de points de vue diamétralement opposés, ces organes ne s'en trouvent pas moins d'accord à souligner les intérêts de premier ordre et d'une portée mondiale qui sont en jeu dans ces pays d'Arménie et du Caucase aux affaires desquels on n'avait attaché jusqu'ici qu'une importance bien secondaire.

Voici, d'abord, un article paru dans la *Gazette de Lausanne* du 14 juin sous le titre : *La route de l'Asie*.

Pendant longtemps les théoriciens allemands n'ont envisagé et préconisé qu'une seule route de pénétration vers l'Asie moyenne ; celle de Bagdad. Elle avait à leurs yeux l'avantage inappréciable de se développer tout entière en territoire ottoman, c'est-à-dire à travers des régions où l'Allemagne avait déjà fortement enraciné son influence et où personne ne paraissait pouvoir lui disputer les profits de son œuvre. Elle avait aussi d'autres avantages : elle permettait de concevoir la résurrection économique des riches vallées de la Mésopotamie ; elle ouvrait à l'expansion allemande le golfe Persique et la route maritime des Indes ; enfin, elle assurait à l'Allemagne la possession des principales bases de la Méditerranée orientale et celle des portes de l'Égypte. Avec une patience obstinée et souple, la diplomatie germanique a réalisé progressivement ce vaste programme. Mais, au moment où il semblait que tous les obstacles fussent surmontés, et qu'il n'y eût plus qu'à recueillir les fruits de tant d'efforts, le grand rêve s'est effondré dans la tempête de la guerre, quand les armées britanniques ont occupé successivement la rive septentrionale du golfe Persique, Bassorah, la Mésopotamie méridionale, et Bagdad.

L'Allemagne ne s'est point abandonnée à sa déception. Elle n'a point attendu non plus d'un avenir incertain la restauration de ses espérances, et, avec un esprit de résolution dont elle a donné plus d'une preuve au cours de ces dernières années, elle a cherché dans une autre direction la route qui devait la conduire au cœur de l'Asie. La dislocation de la Russie ouvrait à son activité un champ immense. La création de la République ukrainienne, à laquelle paraît devoir se juxtaposer la République caucasienne, permettait à l'expansion germanique de s'orienter vers son but primitif par une voie nouvelle. Au lieu d'envisager la conquête économique de l'Asie centrale par la vallée du Tigre et la route d'Hamadan, elle pouvait désormais atteindre le même résultat par un itinéraire qui, ayant pour point de départ les grands centres commerciaux de l'Ukraine, Kief et Odessa, se développait vers l'Orient par Ekaterinoslav, Rostoff-sur-le-Don et l'isthme caucasique. De là, le chemin de l'Asie atteint la Perse et les régions transcaspennes par plusieurs points de pénétration. De Bakou à Samarkand, de Bakou à Kaswin, de Tiflis à Tabriz, de Koutaïs à Batoum, l'Europe se déverse sur l'Asie et en absorbe les richesses. Au delà de cette première zone, déjà conquise, s'ouvrent d'immenses espérances. Le Turkestan russe se prolonge vers l'est par le Turkestan chinois. C'est la grande route de demain, celle qui, par les vallées des fleuves, mettra en communication l'Asie occidentale avec les ports de la mer de Chine. Vers le sud, par Tabriz, Kazwin et Hamadan, l'influence germanique, si elle parvient à son but, menacerait de nouveau le golfe Persique et risquerait de briser l'effort que fait la Grande-Bretagne pour relier, à travers l'Irak, le désert de Syrie et la Palestine, son empire des Indes et sa colonie égyptienne. Enfin, par Batoum, l'Allemagne terminerait l'encerclement de la mer Noire, où il n'y aurait plus un seul point qui ne portât la marque allemande.

Ainsi, même s'il fallait renoncer aux fertiles régions de la Basse-Mésopotamie, l'Allemagne, en dominant le Caucase, s'assurerait la seconde des grandes jonctions de l'Europe et de l'Asie, la première, celle de Constantinople, étant déjà en son pouvoir, et la troisième, celle de l'Oural, risquant de tomber, elle aussi, sous son contrôle, si, comme on l'annonce, elle parvient à conquérir la surveillance financière du chemin de fer transsibérien.

Entre ce rêve et la réalité un seul obstacle se dresse : la résistance éventuelle de la République caucasienne.

Il est encore trop tôt pour prévoir quel sera l'avenir de ce nouvel

Etat, dans quel sens il s'orientera, dans quelle mesure il s'affranchira de la tutelle russe, et par conséquent quels gages il pourra et voudra donner à l'action d'une puissance étrangère. Au hasard des circonstances, sous la pression de difficultés qui peuvent surgir à tout instant, la République caucasienne risque de se trouver en opposition directe avec la politique de Moscou. Déjà, des incidents assez vifs se sont produits au sujet des conditions de paix, les délégués russes ayant consenti à céder à la Turquie les districts transcausiens qu'elle réclamait. Mais un Etat comme celui-ci, relativement petit, d'une assez faible densité de population, placé au carrefour de deux grandes routes internationales, et détenteur d'immenses richesses agricoles, minières et industrielles, ne peut s'affranchir d'une tutelle que pour tomber sous une autre. L'appât ainsi offert aux convoitises économiques de l'Allemagne serait trop tentant pour qu'elle renonçât à une conquête qui lui paraîtrait d'autant plus facile et profitable qu'elle détient déjà, par l'Ukraine et par la Turquie, les deux branches d'un étau dans lequel les territoires cauciens se trouvent géographiquement enserrés. Au reste, les conventions commerciales et financières qui sont le prolongement du traité de Brest-Litovsk donnent aux puissances centrales de tels moyens de pénétration et une situation si privilégiée dans toute l'étendue de la République russe que, même dans le cas où le Caucase demeurerait lié à la Russie, il n'échapperait pas à l'emprise allemande.

Cette emprise s'exercera avec d'autant plus de force que l'isthme caucasique, depuis Rostoff-sur-le-Don jusqu'à Lankoran, depuis Astrakan jusqu'à Batoum, ne présente pas cette homogénéité ethnique qui permet à certains petits peuples de résister opiniâtement à la pression d'une influence étrangère. Géorgiens, Arméniens, Turkmènes, Cosaques, forment des groupes juxtaposés, souvent entremêlés, parfois ennemis. Eloignés les uns des autres par leur religion, leurs intérêts, leurs mœurs, leurs traditions, rapprochés au contraire par les nécessités de la vie commerciale et intellectuelle, ils n'offrent que le spectacle d'une agglomération de races nécessairement confuse. L'intervention d'une puissante volonté extérieure peut aisément façonner cette masse amorphe et utiliser les rivalités intérieures qui fermentent incessamment dans un élément aussi trouble. L'influence allemande assiègera avec une obstination particulière, il n'en faut pas douter, cette porte qui s'ouvre sur les plus riches régions de l'Asie, et qui constitue elle-même, par les mines du Caucase et le naphthe de Bakou, un point de ravitaillement économique dont

on ne saurait exagérer l'importance. Plus encore que la route du Tigre, celle-ci laisse entrevoir des possibilités d'avenir que l'Allemagne a certainement mesurées et dont elle compte tirer de vastes profits. Il n'en faudrait pas conclure qu'elle négligera de porter ses efforts dans d'autres directions; mais dès maintenant il devient évident que c'est là un champ de prédilection qu'elle exploitera avec d'autant plus de hâte et de décision qu'elle n'a point à y redouter, pour l'instant, la concurrence des nations de l'Entente, et qu'elle peut y réaliser les projets les plus audacieux avant qu'il soit possible à ses adversaires d'anéantir ou même de menacer ses espérances.

CHARLES VELLAY.

..

Dans L'Eveil du 14 juin M. Jean Garin-Lhermitte résume comme suit la situation en Transcaucasie et en Perse septentrionale :

Le canon qui tonne en ce moment sur l'Aisne et la Marne a détourné notre attention de la situation orientale, qui reste cependant grave et dont la solution est importante.

Au Caucase, en Perse comme sur la mer Noire, les Allemands cherchent à s'assurer, par la corruption, la possession ou le contrôle de territoires que la Russie, avec une patience et une volonté qui forcent l'admiration, avait mis près d'un siècle à conquérir.

Mais l'Allemagne, qui n'a jamais eu de politique coloniale ni de diplomatie souple, n'aboutit à rien.

Elle a cependant appelé la Turquie à son aide, et c'est bien ce qui prouve sa maladresse, car la Turquie n'a rien des qualités requises pour réussir là où il fallait traiter.

Les buts de l'Allemagne

Ayant créé l'Ukraine et étendu le territoire de celle-ci jusqu'à la mer Noire, l'Allemagne veut s'assurer la possession du Transcaspien, par lequel elle menacera l'Angleterre aux Indes et en Perse.

Pour ce faire, il s'agit de recueillir les dépouilles abandonnées par la sottise, la lâcheté ou la trahison de Lénine.

Mais ni à Tiflis, ni en Géorgie, ni même en Perse, ni dans l'Azerbeïdjan persan ou turc, on ne veut se plier sous le joug de Constantinople.

La puissance du colosse russe avait imposé sa force aux Caucasiens; la diplomatie des bureaux russes, très tolérants dans ces contrées, avait fait le reste. Les montagnards du Caucase avaient calculé les avantages de la civilisation russe : routes ouvertes au commerce, sécurité des campagnes, enrôle-

ments avantageux dans des corps spéciaux, et ils avaient, pour ces différentes assurances, sacrifié très peu de leur liberté.

Sous le régime turc, ils savent, par une vieille expérience, qu'ils ne trouveront aucun des avantages que leur offrait la Russie et que, pourtant, il leur faudra payer des impôts bien plus lourds. C'est pourquoi ils refusent de se soumettre.

Ce que nous pouvons faire

Autrement graves sont les tentatives faites dans le nord de la Perse. La Russie avait pénétré là économiquement et politiquement, grâce à une admirable et adroite organisation de ses consulats.

L'Allemagne a donc trouvé un terrain tout préparé. Elle n'a eu qu'à remplacer par les siens les fonctionnaires russes, révoqués et abandonnés par Lénine.

Les troupes turques ont ensuite pris la place des troupes russes qui, après Brest-Litovsk, ont abandonné toute la région qu'elles tenaient de Van à Erzeroum, et la corruption en Perse a fait le reste.

Pour l'Entente, le danger est d'autant plus grave qu'il y a peu de chose à tenter pour y remédier.

D'une part, l'armée anglaise de Mésopotamie ne peut faire mieux que tenir contre de possibles attaques, mais toute nouvelle avance vers le nord lui est désormais interdite.

Au Caucase, dans les Arménies russe et turque, dans le nord persan, nous ne pouvons rien faire que de préparer l'avenir.

Pour cela, nous devons protéger nos consuls et ceux-ci doivent, par tous les moyens, agir sur l'esprit des populations, pour essayer de conserver notre influence. C'est peu, mais c'est peut-être beaucoup le jour où l'Allemagne ne sera plus seule à envoyer des troupes et des marchandises dans ces régions où, avant Lénine, ils n'avaient jamais pu prendre pied.



Voyons maintenant une opinion russe :

Le *Times* publie dans son numéro du 6 juin un très intéressant article de l'officier russe chargé par le gouvernement provisoire de Russie d'exposer la situation aux alliés.

Après avoir raconté comment il parvint à échapper aux bolchéviks, l'officier en question dit qu'il eut, avant son départ, des entretiens avec les généraux Alexieff, Kalédine et Korniloff, et qu'il reçut les instructions du chef de l'état-major général de Petrograd et de plusieurs représentants du gouvernement provisoire. Il expose ainsi les plans des Allemands :

La conquête économique de la Russie et de l'Asie devait se faire simultanément avec la conversion des masses ignorantes aux des-

seins impérialistes. Les démocraties de l'Ouest devaient être écrasées avec l'aide du paysan russe non éclairé. L'armée russe, organisée et commandée par les Allemands, de concert avec l'armée turque renforcée par les Touraniens musulmans de Russie, tous sous les ordres d'Allemands, devait opérer la conquête de l'Inde.

Tel était, dit l'officier, le programme que m'indiqua le général Alexieff il y a sept mois.

Tout ce qui est arrivé depuis a tragiquement confirmé ces renseignements. L'absorption virtuelle de la Roumanie, de la Russie méridionale et du Caucase a ouvert la voie vers l'Inde ; la présente menace sur la route maritime septentrionale de la Russie, organisée avec la connivence des Finlandais et des bolchéviks, a évidemment pour objet d'empêcher toute assistance des alliés de ce côté, et la clameur des bolchéviks contre l'intervention japonaise en Sibérie a pour but de garantir le plan allemand contre toute atteinte du côté de l'Orient.

Ce plan a été bien conçu. Tout a été prévu. Les Allemands ont calculé exactement combien de temps il faudrait aux démocraties alliées pour comprendre le danger qui les menace. Pendant ce temps, ils peuvent employer toute leur armée dans l'effort qu'ils font pour écraser la France. Plus tard ils frapperont l'Angleterre dans l'Inde. Avec les ressources en hommes et en matériel dont ils disposent en Russie, ils peuvent prolonger la guerre.

Leur objectif est d'assurer le triomphe de l'impérialisme militant sur la démocratie. Les démocraties de l'Europe et de l'Amérique comprendront-elles à temps ?

Le silence de l'Europe occidentale et de l'Amérique est mal compris par les Russes. La minorité instruite et l'élément responsable des masses, terrorisés par le despotisme des bolchéviks, ont attendu vainement un témoignage de sympathie des alliés. Beaucoup sont disposés à accepter la domination allemande plutôt que le désordre actuel. Peut-on s'étonner ? Mais au premier signal clair des alliés, ils se rallieront instantanément à eux. Il n'est pas encore trop tard.

..

Voici maintenant ce que disent les journaux allemands eux-mêmes sur les visées de leur gouvernement en Asie :

Zurich, 7 juin — La *Tägliche Rundschau* préconise la constitution d'un bloc allié composé de la Perse, de la Turquie, de l'Afghanistan, où dorment d'innombrables trésors.

L'Allemagne pourrait tirer de là toutes les matières premières qui lui font défaut, en profitant du grand avantage de les amener facilement par voie de terre.

« Nous atteindrions en même temps, dit le journal, un but politique de haute importance, celui de nous trouver tout le long de la frontière des Indes anglaises, qui est le point le plus vulnérable de l'empire britannique. »

..

L'article du comte Reventlow auquel nous avons fait allusion dans notre précédent numéro, se résume, d'après une dépêche du correspondant du Times à Amsterdam, du 6 juin, comme suit :

Le comte Reventlow, dans un article qu'il publie au sujet de la République transcaucasienne, dit que l'Allemagne prend un grand intérêt à l'avenir de celle-ci. La République du Soviet russe n'aura probablement aucune objection à faire au sujet de l'indépendance de la République transcaucasienne. La Turquie n'élèvera, non plus, aucune protestation. Le comte Reventlow serait très surpris si le gouvernement de Constantinople ne s'empressait pas de faire une déclaration en ce sens. Une panique, en particulier, parmi la portion arménienne de la population, occasionnée par l'impression que l'intention des Turcs serait d'envahir en conquérants la Transcaucasie, pourrait amener les habitants à quitter en masse leurs foyers et convertir ainsi des régions entières du pays en un désert.

Le comte Reventlow mentionne que le Caucase est un pays qui produit en grandes quantités des matières premières dont l'Allemagne a besoin. Cette production des matières premières et des approvisionnements pourrait être encore augmentée par la suite. Une communication régulière, par la mer Noire, entre Constanza et les embouchures du Danube, d'une part, et les ports de Batoum et de Pôti, de l'autre, pourrait être établie et prendre un grand développement. Déjà, il existe un chemin de fer de Batoum à Bakou reliant la mer Noire à la mer Caspienne, avec un embranchement qui conduit à la frontière de la Perse.

Bref, la Transcaucasie, avec sa situation entre les deux grandes mers intérieures, ouvre la Perse et l'Asie intérieure au commerce. A ce point de vue seul, la population transcaucasienne devrait comprendre que l'intérêt de l'Allemagne dans l'indépendance et l'autonomie de cette République est réel et qu'elle doit être confiante.

Les représentants de la République sont actuellement à Berlin. Le comte Reventlow pense qu'on ne se rend pas compte à Berlin de l'importance qu'il y a à entretenir de bonnes relations entre l'Allemagne et la Transcaucasie.



Les journaux allemands continuent à adresser au gouvernement turc des avertissements menaçants au sujet de ses entreprises en Transcaucasie.

Les hommes d'Etat turcs — écrit la *Deutsche Tageszeitung* — feraient bien de dissiper tous les doutes que la République transcaucasienne pourrait avoir encore; car la presse ennemie ne cesse de répandre le bruit que les Turcs s'apprêtent à conquérir le Caucase et à lui ravir son indépendance. Nos ennemis prétendent même que des troupes turques marchent sur Tiflis et n'en sont plus très éloignées.

L'empire allemand a, nous le répétons, un grand intérêt à ce que la République transcaucasienne soit indépendante et prospère. N'oublions pas qu'il s'y trouve des colonies allemandes qui comptent 30.000 âmes et que le Caucase est une région produisant en quantités considérables des matières premières dont l'Allemagne a besoin.

A cela s'ajoute la très grande importance de la Transcaucasie comme pays de transit. Par sa situation entre la mer Noire et la mer Caspienne, la Transcaucasie ouvre au commerce la Perse et l'Asie centrale. L'indépendance de la République est donc pour l'Allemagne d'une importance évidente.

Les représentants de la République transcaucasienne qui séjournent actuellement à Berlin pourront se convaincre de la sympathie qu'inspire partout en Allemagne la cause de l'indé-

pendance de leur pays, et du désir qu'a l'empire allemand de nouer avec lui des relations étroites et amicales.

..

Enfin, suivant la Neue Badische Landerzeitung :

Il est incontestable que la politique turque est actuellement exclusivement orientée vers le Nord-Est de la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne.

Naturellement l'Allemagne accorde volontiers l'extension justifiée de la puissance turque, qu'elle a rendue possible par ses victoires sur la Russie. Cependant il est nécessaire de faire ressortir les inconvénients de cette nouvelle orientation.

D'abord, la Turquie jette toutes ses forces militaires dans ces contrées, tandis que la Mésopotamie et la Palestine restent livrées à l'ennemi. Toutes les forces militaires devenues libres à la suite de la paix russe, sont employées à cette politique de conquête, pendant que les autres fronts ne s'en ressentent nullement.

Grâce au concours austro-allemand, l'avance anglaise a été arrêtée en Palestine. Par contre, les Anglais ont eu beau jeu pour avancer bien au delà de Bagdad, quoiqu'il eût été facile pour les Turcs de les repousser, en renforçant ce front.

Bagdad, en raison de son chemin de fer, est d'une importance considérable pour les intérêts allemands. L'Allemagne ne peut tolérer que ce point reste définitivement aux mains de l'Angleterre, qui lui barrerait ainsi la route de l'Orient.

Un changement de la politique turque est donc nécessaire.

La Turquie revendiquant, en outre, la Crimée, couperait ainsi l'Ukraine de la mer Noire ce qui la pousserait fatalement, tôt ou tard, dans les bras de la Russie.

La Turquie se figure-t-elle que nous allons aussi nous charger de lui reconquérir la Mésopotamie et la Palestine pendant qu'elle fait des conquêtes ailleurs?

..

Les *Basler Nachrichten* constatent que la Turquie poursuit une politique de conquêtes qui sert plus les intérêts anglais que les intérêts allemands.

FAITS ET INFORMATIONS

Transcaucasie

Vers la paix séparée

Délégation transcaucasienne à Berlin

Zurich, 7 juin.

Suivant les *Dernières Nouvelles de Munich*, la nouvelle se confirme de l'arrivée à Berlin, d'une délégation de la Transcaucasie, sous la conduite du général von Lossow, chargé d'affaires militaire allemand.

Le traité turco-caucasien signé (?)

Constantinople, 12 juin.

D'après une information d'un journal, des nouvelles parvenues du ministre de la Justice Halil bey, premier délégué aux négociations de paix avec le Caucase du Sud, disent que le traité de paix entre le gouvernement ottoman et les représentants du Caucase du Sud a été signé.

Le Temps commente cette nouvelle tendancieuse dans les termes suivants :

Depuis quelque temps, les journaux turcs ont organisé une campagne de fausses nouvelles concernant le Caucase. L'isolement de ces régions et l'anarchie qui y règne se prêtent à la confusion et les Turcs en profitent. Cette paix, qu'on nous annonce aujourd'hui de Constantinople et qui aurait été conclue par le ministre de la Justice Halil bey, a été déjà annoncée bien des fois, et la lutte n'en a pas moins été continuée de plus en plus acharnée par ces fiers Caucasiens qui se refusent à se courber sous la tutelle turque.

D'ailleurs, les journaux de Constantinople avaient annoncé eux-mêmes la dislocation de la République du Caucase et la formation d'une République géorgienne. Serait-ce avec cette nouvelle République que la paix aurait été conclue? Mais le représentant des Géorgiens, Tchekhenkelli, se trouve à Berlin et

négoce la formation d'une conférence de paix qui siègerait à Constantinople même. Serait-ce avec les Tartares que la paix aurait eu lieu? Mais ces éléments d'origine turque n'ont jamais été en guerre avec les troupes ottomanes. Il ne reste plus que les Arméniens et il est inutile d'insister sur l'in vraisemblance d'une pareille hypothèse.

Sur le terrain militaire, même tactique de fausseté. Tantôt c'est tout le Caucase qui est conquis, tantôt c'est l'Azerbeïdjan qui est envahi. En attendant, les Turcs sont arrêtés à l'est et à l'ouest d'Alexandropol par les forces arméniennes.

Ce qui ressort de cette activité, c'est l'intérêt capital que les dirigeants turcs mettent à la possession du Caucase, qui se trouve être comme le pont jeté entre l'Asie antérieure et le centre islamo-turc de l'Asie centrale russe. Leur or et leurs émissaires sont partout; et à mesure que s'accroît la désorganisation russe, leurs prétentions grandissent et leur rêve du *Yéni Touran* plane comme un vautour sur les débris de l'empire des tsars.

En Perse

La menace turco-allemande en Perse

Après s'être avancés dans la partie du Caucase convoitée par eux, les Turcs se retournent vers la Perse où ils ont pour premier objectif l'Azerbeïdjan, qu'ils ont toujours revendiqué comme un de leurs territoires. Leurs relations avec la République du Caucase semblent s'être améliorées au point de demander aux autorités de la Transcaucasie l'autorisation de faire passer sur leur territoire des troupes destinées à combattre les Anglais en Perse. Les représentants arméniens se sont opposés au projet. Ces faits, qui datent déjà de quelques jours sont antérieurs à la nouvelle, de source turque, partant sujette à caution, de l'occupation d'Alexandropol et même de Nakhitchevan et d'Erivan. Devant le refus des Arméniens, les Turcs ont probablement eu recours à la force et, d'après leurs dires, se sont emparés des villes qui les séparaient de la frontière persane.

Le prétexte de cette invasion, c'est la présence de sir Percy Sykes, qui se trouve actuellement entre Kazvin et Recht, à la tête des fusiliers persans. C'est en mars 1916 que sir Percy Sykes débarqua à Bender-Abbas avec trois officiers de l'armée des Indes

pour organiser la police du sud de la Perse et assurer la sécurité des routes. Trois mois après son arrivée, le général Sykes avait réussi à pénétrer avec sa petite troupe jusqu'à Kerman, où il fut reçu de la manière la plus cordiale par les fonctionnaires persans. Après avoir rétabli l'ordre sur ce point, il s'avança vers Yezd et vers Ispahan, puis vers Chiraz, couvrant ainsi une marche de 1.700 kilomètres environ. Dans cette dernière ville, le général Sykes se mit à la tête de la gendarmerie locale et fut officiellement sanctionné par le gouvernement persan. Sa troupe compta alors 5.000 hommes.

Après avoir assuré la sécurité dans tout le sud, le général Sykes se tourna vers le nord, où il se trouve actuellement entre Kazvin et Recht, et c'est contre lui que les Turcs dirigent leurs forces; ce n'est qu'un prétexte, et le vrai motif c'est que les Turcs recherchent à travers l'Azerbeïdjan, comme à travers le Caucase, une voie vers l'Asie centrale où les pousse leur rêve pantouranien.

L'invasion Turque

On mande de Téhéran au Temps du 30 mai :

Les nouvelles de Tauris indiquent que la situation devient difficile dans cette ville et dans toute la province persane d'Azerbeïdjan.

Les Turcs ont occupé Charaf-Khanet (Saraskand, 100 kilomètres sud-est de Tauris?). On croit qu'ils sont aussi à Nakhitchevan (en territoire russe, près de la frontière persane, 150 kilomètres nord-ouest de Tauris).

La ville d'Alexandropol (en Transcaucasie, 140 kilomètres sud-ouest de Tiflis) a été également prise par les Turcs qui ont signé la paix avec le gouvernement caucasien. Celui-ci met à leur disposition la voie ferrée Alexandropol-Djoulfa (frontière persane, 120 kilomètres nord-ouest de Tauris) pour amener leurs troupes en Perse, où elles doivent combattre les Anglais. Les colonies alliées ont évacué Tauris (Tabriz), capitale de l'Azerbeïdjan. Personne ne passe entre Tauris et Tiflis.

Les Allemands envoient des Kurdes, encadrés par les officiers allemands et turcs, pour opérer dans la région de Bakou. Cette ville serait tenue par des troupes bolchevistes dont on évalue l'effectif à 20.000 hommes, mais qui sont mal armées.

Communiqué ottoman

Constantinople, 1^{er} juin.

Par suite de l'avance des Anglais en Perse, nous avons occupé les deux rives du lac Ourmiah et Tébriz en vue de protéger l'aile droite de notre armée du Caucase.

Une protestation de la Perse

On mande de Londres à la date du 8 juin :

Le gouvernement persan vient de protester contre l'acte que le soi-disant gouvernement provisoire du Caucase a commis, quand il a mis le chemin de fer de Djoulfa à la disposition des troupes turques.

(Djoulfa se trouve à la frontière russo-persane et le chemin de fer en question permet aux Turco-Allemands d'envahir plus commodément la riche province persane du nord-ouest, l'Azerbeïdjan. Le gouvernement jeune-turc a l'intention bien arrêtée de s'emparer de cette province, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en lisant les journaux allemands. L'Allemagne, sans laquelle il ne pourrait rien, l'aide dans son entreprise. On voit maintenant ce que valaient les déclarations venues de Berlin en l'honneur de l'indépendance persane.)

Le nouveau cabinet persan

Selon une dépêche d'Amsterdam, reçue à Londres le 11 juin, on apprend de Constantinople qu'un nouveau cabinet vient de se constituer en Perse, sous la présidence de Mostaouf-il-Memalek.

Déjà une autre dépêche du 31 mai nous annonçait le renversement du cabinet persan, à la suite de l'invasion de l'Azerbeïdjan. Mais l'ancien président était encore Mostaouf-il-Memalek qui nous est donné aujourd'hui comme le chef du nouveau gouvernement.

Arménie

Les Massacres

La situation tragique des Arméniens

Les journaux anglais publient la dépêche suivante de Moscou, retardée en transmission :

La lutte au Caucase se poursuit toujours. Dans l'espace d'une quinzaine de jours, les Turcs ont massacré plus de 10.000 Arméniens.

Rome, 3 juin.

A la solennité qui aura lieu au Capitole en l'honneur des nationalités opprimées figurera le drapeau arménien. Il sera le symbole d'une des plus grandes infortunes nationales. Suivant les déclarations des membres de la délégation qui l'accompagnent, les conditions d'existence des Arméniens deviennent de plus en plus tragiques. Les Allemands qui multiplient les raisons des persécutions et les Turcs qui les exécutent s'entendent à merveille pour couvrir l'Arménie de ruines et de deuils. Depuis le retrait des troupes russes l'œuvre d'extermination se poursuit sans trêve. Des officiers prussiens conduisent les bandes kurdes au massacre et celles-ci marchent actuellement sur Etchmiadzine, centre de l'église arménienne. Mais les Arméniens ont levé une armée d'environ 70.000 hommes aptes à porter les armes, qui est répartie en trois corps sous les ordres des généraux Nazarbekian, Bakratouni, et du célèbre révolutionnaire Andranik. Ces soldats improvisés sont prêts à tous les sacrifices pour sauver ce qui reste de la population arménienne et le mouvement aboutirait certainement si l'armée arménienne ne manquait pas de vivres et de munitions.

Le pape intervient pour les Arméniens

Rome, 7 juin. — Le pape aurait chargé Mgr Dolci de remettre une lettre autographe au sultan, en faveur des Arméniens.

Un appel arménien à Alphonse XIII

Rio de Janeiro, 12 juin.

Les colonies arméniennes du Brésil, de la République argentine et de l'Uruguay vont demander au roi d'Espagne, au nom de l'humanité, d'intervenir auprès du Sultan de Turquie pour faire cesser le martyre des populations arméniennes poursuivies avec férocité dans toute les régions soumises à la domination turque.

En Turquie

La situation intérieure

Le parti au pouvoir. — La faim. — La prise de Jérusalem. — Nouveaux massacres des Arméniens.

Milan, 10 juin.

Un capucin qui revient de Constantinople, où il a séjourné pendant ces quatre années de guerre, a donné d'intéressants détails au correspondant de Chiasso du *Corriere della Sera* :

Le pouvoir est, comme on sait, dans les mains du fort parti des officiers, qui ont reçu leur instruction militaire en Allemagne, et à la tête duquel se trouve Enver pacha. Les Allemands et les Autrichiens sont détestés, mais craints, et la mort de von der Goltz et de quelques officiers allemands n'est pas due à des causes naturelles. Enver pacha a beaucoup d'ennemis, mais il s'impose par la violence. Il y a quelque temps, le comité *Union et Progrès* avait organisé un complot pour abattre la puissance d'Enver pacha. Djavid bey, chef du comité, avait l'intention de proposer à la Chambre le monopole des tabacs et de poser à cette occasion la question de confiance. Enver pacha, qui était opposé au projet, aurait été alors obligé de donner sa démission. Le dictateur turc se rendit chez Djavid et lui dit : « Rappelez-vous que j'ai conquis le ministère de la guerre le revolver à la main ; si vous le voulez, venez le prendre. Mais sachez que je ne le cède pas. »

A Constantinople, les rebellions causées par la disette des vivres sont fréquentes. Les prix montent à des chiffres fantastiques : un kilogramme de fromage coûte 75 couronnes et un kilogramme de beurre autant. La ration de pain est suffisante (400 grammes par tête), mais la qualité en est mauvaise. Actuellement, la grande majorité de la population en est réduite à se nourrir de pain, de quelques olives et de fruits. (Nous savons d'autre part qu'une orange se vend couramment cinq francs.)

Le capucin ajoute que la nouvelle de la conquête de Jérusalem avait produit à Constantinople une impression énorme :

La ville sainte est considérée comme définitivement perdue, car pour qui connaît les lieux saints, toute possibilité de contre-offensive pour les reconquérir doit être exclue.

Sur les massacres des Arméniens, le voyageur s'est exprimé en ces termes :

Ce qu'on a écrit sur les massacres des Arméniens ne correspond pas à l'affreuse réalité. Les hommes valides ont été fusillés sans pitié par groupes de trente. Les autres, ainsi que les femmes et les enfants, ont été acheminés vers l'Euphrate en d'interminables colonnes, qui ont marché pendant des mois et des mois, en semant d'innombrables cadavres sur la route. Le désert a été le tombeau de ces malheureux. Le vingt pour cent de la population arménienne seulement a pu échapper à la mort en embrassant l'islamisme.

Bibliographie

Publications en français sur l'Arménie

1917

- Archag TCHOBANIAN. **Offrande poétique à la France...** — Paris-Nancy, Berger-Levrault; in-12, 29 p.
- Archag TCHOBANIAN. **La France et le peuple arménien.** Conférence... — Paris-Nancy, Berger-Levrault; in-4°, 39 p.
- K.-J. BASMADJIAN. **Histoire Moderne des Arméniens**, depuis la chute du royaume jusqu'à nos jours (1375-1916)... — Paris, J. Gamber; in-16, viii-165 p.
- Henry BARBY. **Au pays de l'épouvante.** L'Arménie martyre... — Paris, Albin Michel; in-12, v-260 p.
- P.-S. ERÉMIAN. **Nos morts.** — Venise, St-Lazare; in-8°, 28 p.
- P.-S. ERÉMIAN. **Vêpres arméniennes.** — Venise, St-Lazare; in-8°, 8 p.
- Jean AICARD. **Arménie.** La plainte arménienne. — Venise, St-Lazare; in-8°, 14 p.
- Mikaël VARANDIAN. **L'Arménie et la question arménienne...** Avec une préface de Victor BÉRARD. — Laval, G. Kavanagh; in-12, 115 p.
- Charles VOGEL et A. COUMRYANTZ. **Le Peuple qui souffre.** L'Arménie. Ses origines, son passé, son avenir. Préface par Jean JULLIEN. — Paris, Dorbon aîné; in-12, 110 p.
- Docteur T. ASLAN. **Trait d'union.** Arménie-France. Leurs relations depuis les temps les plus reculés. — Vannes, Lafolye frères; in-16, 162 p.
- Dr Harry STUERMER. **Deux ans de guerre à Constantinople.** Etudes de morale et politique allemandes et jeunes-turques. — Paris, Payot et Cie; in-16, 265 p.
- André MANDELSTAM. **Le sort de l'empire ottoman...** — Lausanne-Paris, Payot et Cie; in-8°, xii-631 p.
- Aram TURABIAN. **Les volontaires arméniens sous les drapeaux français.** — Marseille, Imprimerie Nouvelle; in-8°, 66 p.
- Le traitement des Arméniens dans l'empire ottoman (1915-1916).** Documents présentés au vicomte Grey of Fallodon... par le vicomte BRYCE. — Laval, G. Kavanagh et Cie; in-8°, 553 p.
- Frédéric MACLER. **La Musique en Arménie.** — Paris, E. Nourry; in-16, 40 p.
- Fréd. MACLER. **Autour de l'Arménie.** — Paris, E. Nourry; in-16, 326 p.
- Frédéric MACLER. **La France et l'Arménie à travers l'Art et l'Histoire.** — Paris, aux bureaux du journal arménien *Artzakank Parisi*, 227, boulevard Raspail; in-4°, 59 p.
- Mme Iskouï MINASSE. **Nouvelles et contes.** Préface de Mme Berthe Georges GAULIS. — Paris, E. Leroux; in-16. (Tome VIII de la *Petite Bibliothèque Arménienne*).

(Pour les publications de 1915-16 voir le numéro précédent.)

Le Gérant : EMILE BERTRAND

Imp. M. FLINIKOWSKI, 216, Bd Raspail, Paris (14^e)

